

Décider d'une année joyeuse

Prédication sur Matthieu 2,1-12

En début d'année, il y a une double tradition profondément ancrée dans nos habitudes.

D'un côté, celle de **se souhaiter mutuellement de bonnes choses**.

Nous échangeons des vœux : santé, paix, joie, réussite, courage.

Ces paroles ne sont pas anodines.

Elles disent quelque chose de notre espérance, de notre désir que la vie soit bonne, qu'elle soit vivable, qu'elle soit bénie.

Ces vœux ont d'ailleurs un lien très fort avec ce que nous vivons ici chaque dimanche.

À la fin du culte, une bénédiction est prononcée.

Ce n'est pas une formule magique, ni un simple rituel : c'est une parole adressée sur nos vies pour dire le bien que Dieu veut pour chacun.

Une parole qui ouvre l'avenir, une parole qui affirme que la vie n'est pas abandonnée au hasard, ni livrée au seul jeu des forces humaines.

Et puis il y a l'autre tradition du début d'année : **les bonnes résolutions**.

Celles que l'on prend pour soi-même.

Pour ma part, j'ai décidé de plus marcher et nager, d'aller à plus de conférences pour continuer à me former et de mieux gérer mon temps.

Nous savons combien elles sont souvent sincères, parfois même courageuses, mais aussi combien elles sont fragiles.

Sans chemin précis, sans décision profonde, sans motivation réelle, elles deviennent rapidement ce que l'on appelle des vœux pieux : de belles intentions qui s'usent vite, repoussées quelque part entre la galette des rois et le premier rhume de janvier.

Alors peut-être qu'en ce début d'année, la question n'est pas : qu'allons-nous améliorer ?

Mais plutôt : qu'allons-nous désirer ?

Qu'est-ce que nous voulons vraiment laisser advenir dans nos vies cette année ?

Et si, cette année, nous osions non pas une résolution de plus, mais une décision spirituelle :

décider d'une année joyeuse.

Pas une joie naïve. Pas une joie de façade.

Mais une joie enracinée dans une rencontre, une joie qui traverse le réel.

C'est précisément ce que raconte l'évangile des mages.

Le récit des mages est souvent lu comme un récit doux, enfantin, presque décoratif.

Pourtant, il ne l'est pas.

Il est traversé de zones d'ombre, de détours, d'ambiguités.

On ne sait pas exactement qui sont ces mages, ni d'où ils viennent.

L'étoile apparaît, disparaît, puis réapparaît.

Ils se trompent de lieu, s'arrêtent à Jérusalem, rencontrent un roi inquiet, menteur et violent.

Et Matthieu ne cherche pas à lisser ces étrangetés !

Il les assume pleinement.

Parce que son but n'est pas de raconter la naissance de Jésus comme un événement historique, mais de dire quelque chose de fondamental sur la manière dont Dieu entre dans l'histoire humaine.

Ce récit est profondément théologique : il ne cherche pas à rassurer, mais à faire connaître Dieu.

Matthieu écrit à une communauté qui cherche encore sa place, partagée entre la fidélité à la tradition juive et la découverte d'une foi nouvelle en Jésus reconnu comme Messie.

Cela explique pourquoi son évangile assume les tensions et les zones d'ombre :

la foi n'y est pas présentée comme une évidence tranquille, mais comme un chemin à discerner.

Il propose donc un récit habité par l'incertitude, par l'inachèvement, par le risque.

La foi biblique n'est jamais une possession tranquille ;

elle est une marche, parfois même une errance assumée.

Les mages ne sont pas des croyants exemplaires.

Ils ne connaissent pas les Écritures.

Ils ne font pas partie du peuple de l'alliance.

Ils interprètent un signe céleste selon leur propre culture, leur propre savoir, leur propre langage.

Ils avancent avec ce qu'ils sont.

Et ils sont accueillis tels quels.

Dieu ne commence pas par exiger une foi dogmatique ; il commence par susciter un désir.

Cela dit quelque chose de très fort pour nous :

la foi ne commence pas par la certitude, mais par la recherche.

Elle ne commence pas par la maîtrise, mais par la disponibilité.

Dieu ne se laisse pas rencontrer uniquement par ceux qui savent,
mais par ceux qui acceptent de se mettre en route.

Poursuivons : L'étoile met en mouvement, mais elle ne conduit pas directement à Jésus.
Elle conduit à Jérusalem.

Là, elle disparaît.

Il faut alors s'arrêter un instant. Et cet arrêt est là pour **lire les Écritures**, les prophéties.
Mais paradoxe saisissant : ceux qui connaissent les Écritures ne se mettent pas en route.
Matthieu montre ici que ni le signe seul, ni le savoir seul, ne suffisent.

La foi naît lorsque la Parole devient chemin,
lorsque la connaissance accepte de se laisser déplacer.
Une foi qui ne se déplace plus devient stérile.
Elle peut même devenir dangereuse lorsqu'elle se fige.

Jérusalem est le lieu du savoir, de la tradition, de l'institution.

Tout y est en place, organisé, maîtrisé.

Mais c'est aussi le lieu de la peur.

Hérode a peur de perdre son pouvoir.

Les chefs religieux ont peur du désordre.

Toute la ville est troublée.

Matthieu met ici en lumière une tentation permanente de la religion :
préférer la sécurité à la rencontre,

 l'immobilisme au déplacement,
 la certitude à la confiance.

Ils savent.

Ils peuvent citer le texte, donner l'adresse exacte, rappeler la prophétie.

Mais ils ne se lèvent pas.

On pourrait dire qu'ils ont une foi intellectualisée mais non vécue.

Décider d'une année joyeuse, ce n'est pas chercher des certitudes religieuses et immobiles,
mais faire confiance à une Parole qui met en route. ...

Les mages n'ont pas une foi achevée.

Ils reconnaissent un roi, pas encore un Sauveur.

Mais ils se prosternent.

Et ce geste suffit.

La foi commence souvent là : dans un désir encore imparfait, mais suffisamment vrai pour engager la vie.

Les mages ouvrent leurs trésors.

Chez Matthieu, le trésor est toujours lié au cœur.

Déposer son trésor, c'est déplacer sa vie, son centre de gravité.

Ce n'est pas s'appauvrir ; c'est reconnaître que notre vie ne tient pas à ce que nous possédons, mais à ce que nous recevons.

Ils offrent ce qui a du prix, et ils reçoivent ce qui n'a pas de prix.

La joie naît souvent là :

lorsque nous cessons de faire de nos sécurités le lieu ultime de notre confiance.

Matthieu ose écrire cette phrase centrale :

« En voyant l'étoile, ils se réjouirent d'une très grande joie. »

Il faut s'y arrêter.

Cette joie n'est ni banale ni discrète.

Le texte insiste, amplifie, redouble les termes.

C'est une joie débordante, excessive, qui ne tient pas dans des catégories raisonnables.

Mais surtout, cette joie est située.

Elle n'est pas donnée au début du récit.

Elle ne surgit ni au moment du départ, ni au moment de la naissance de l'enfant.

Elle arrive après un long chemin.

Après le doute.

Après l'errance.

Après la confrontation avec le pouvoir.

Après l'épreuve.

La joie n'est donc pas un point de départ spirituel.

Elle est un fruit.

Elle naît d'un chemin consenti, d'un risque accepté, d'une traversée assumée.

Elle n'est pas le contraire de la nuit ; elle en est l'issue possible.

Une joie qui surgit quand on pensait que tout était fermé, une joie qui ouvre l'avenir là où l'on croyait la route barrée.

Décider d'une année joyeuse, ce n'est donc pas espérer une année sans épreuves, mais choisir de croire que les épreuves n'auront pas le dernier mot.

Les mages repartent par un autre chemin ...

Ils ne repartent pas avec une religion, ni avec une doctrine, mais avec une expérience.

Ils repartent transformés, déplacés intérieurement.

La joie n'est pas une conclusion. Elle est un commencement.

Décider d'une année joyeuse,

C'est décider d'une année habitée.

D'une année où l'on accepte de marcher sans tout maîtriser.

D'une année où l'on consent à être déplacé par la rencontre du Christ.

C'est accepter que Dieu nous rejoigne là où nous sommes.

Dans les Évangiles, Jésus pose souvent cette question :

« Que veux-tu que je te fasse ? »

Alors, au seuil de cette année nouvelle, entendons cette question adressée à chacun :

« Que veux-tu que je te fasse ? »

En ce début d'année, cette question nous est posée à nous aussi.

Que voulons-nous vraiment ?

Une vie protégée ?

Une vie maîtrisée ?

Ou une vie traversée par la joie de la rencontre avec le Christ ?

Parce qu'entre vouloir une année joyeuse et vouloir une année sans aucun imprévu, il faut bien reconnaître que nous hésitons parfois.

Alors, frères et soeurs, ayons l'audace des mages,

Ayons l'audace de répondre, non comme une résolution fragile,

mais comme une décision de foi :

Seigneur, conduis-nous vers la joie.

Amen.

